



HAL
open science

Pour (ne pas) en finir avec la pornographie : un effet esthétique féministe

Nathanaël Wadbled, Arnaud Alessandrin

► To cite this version:

Nathanaël Wadbled, Arnaud Alessandrin. Pour (ne pas) en finir avec la pornographie : un effet esthétique féministe. *Miroir/miroirs - Revue des corps contemporains*, 2015, Réinventer nos sexualités ? Par les arts, la pornographie, les féminismes, 5, pp.77-91. hal-01894921

HAL Id: hal-01894921

<https://hal.science/hal-01894921>

Submitted on 24 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathanaël Waddled et Arnaud Alessandrin

Pour (ne pas) en finir avec la pornographie : un effet esthétique féministe

In Marielle Toulze (dir), *Miroir/Miroirs*, n° 5 *Réinventer nos sexualités ? Par les arts, la pornographie, les féminismes*, 2016, p. 77-91.

Introduction. Choisir une position éthique

A. A. Pour définir ta position dans le champ du féminisme, tu es reparti, comme beaucoup, de la désormais classique controverse sur l'interdiction de la pornographie à partir de laquelle le post-féminisme pro-sexe prend son essor dans les années 1980¹. Tu te distingues ainsi aussi bien de ce que tu nommes position « conservatrice » et « progressiste » qui se retrouvent sur la dénonciation de la pornographie et que critiquent ensemble. Cette congruence ressemble à un paradoxe...

N.W. Ce n'est pas un paradoxe à mes yeux ! Il est possible d'arriver à la même conclusion en partant de deux présumés antagonistes : je ne pense pas que ces deux positions que je nomme respectivement conservatrice et progressiste – que je ferais mieux d'ailleurs de désigner comme conservatrice radicale et progressiste radicale se valent. Ce n'est éthiquement pas la même chose d'être contre la pornographie pour reproduire un ordre contraignant ou pour s'en libérer. Même si je ne partage pas la conception ontologique et éthique de celles qui prétendent défendre les femmes d'une aliénation, en un sens je *préfère* la position progressiste. Elle me semble avoir plus de valeur qu'une position revendiquant la reproduction d'une aliénation. Mais a encore plus de valeur à mes yeux une conception où il n'y a pas d'aliénation dans la mesure où chaque individu réinvestit ce qui lui est donné et donc n'y est jamais soumis. Au niveau ontologique, il n'y a pas de préférence à avoir, ce sont trois conceptions de l'identité et du rapport de l'individu aux structures dans lesquelles il s'inscrit : accepter l'aliénation, refuser l'aliénation et vouloir en libérer ceux qui la subissent, considérer qu'il n'y a pas d'aliénation puisque les individus ne sont jamais soumis. Si la

¹ Nathanaël Waddled, « Que doit-on voir dans la pornographie ? Reproduction et reconnaissance de la représentation des genres », Revue *Entrelacs*, 9, 2012.

troisième perspective me semble préférable c'est au niveau éthique, plus même que politique puisque chacune a des résultats tactiques : elle met en avant la liberté de l'individu en tant qu'agent actif dans son rapport au monde plutôt que d'en faire un acteur soumis à une structure sociale ou un esclave sans aucune perspective de liberté.

1. Au nom d'un féminisme libéral : affirmer la liberté plutôt que condamner l'aliénation

Au niveau de la démarche féministe que tu qualifies donc de progressiste radicale, tu distingues deux manières de protéger les femmes et de les libérer de l'emprise du patriarcat qui seraient selon toi ancrées respectivement dans les traditions juridiques françaises et américaines. Quelles sont les différences entre les deux ? Au-delà des dimensions proprement juridiques, en quoi est-ce que cela permet de définir deux conceptions largement différentes du féminisme, même si elles partagent le même objectif ?

De la même manière que pour la relation entre le conservatisme et le progressisme radical, un objectif commun ne signifie pas ici des tactiques et encore moins des ontologies et des éthiques communes. Les démarches françaises et américaines du féminisme anti-porno permettent en effet de définir deux manières possibles de protéger les femmes. Cela m'est apparu quand j'ai travaillé sur la pédopornographie virtuelle, c'est-à-dire sur des images pornographiques mettant en scène des mineurs mais joués par des acteurs majeurs ou incarnés par des images virtuelles². Je voudrais revenir sur des considérations juridiques. Le droit pénal définit et crée relativement rigoureusement ses objets. On parle souvent de manière abstraite et générale de ces questions, au niveau des justifications éthiques ou philosophiques avancées par les uns ou par les autres, et des procès d'intention. Revenir au droit pénal permet de considérer la manière dont un comportement est effectivement organisé et régulé socialement.

La pédopornographie virtuelle donc. Ces images sont totalement interdites en France. Au nom du principe d'incitation que l'on retrouve dans la dénonciation féministe de toute pornographie³. Or, quoi qu'on en dise, le lien entre percevoir des images pédophiles en raison de fantasmes pédophiles ou provoquant des fantasmes pédophiles – ce qui n'est assurément

² Nathanaël Wadbled, « Émile en vidéo. Le fantasme de la sexualité à l'école », *Cahiers Robinson* n°33 : *Filmer la classe*, sous la direction de Christine Prévost, 1er semestre 2013.

³ Nathanaël Wadbled, « Que doit-on voir dans la pornographie ? Reproduction et reconnaissance de la représentation des genres », *Revue Entre-lacs*, 9, 2012.

pas la même chose – n'est ni évident ni prouvé. La Cour Suprême Fédérale américaine elle-même rejette explicitement l'argument en considérant qu'aucun lien entre le fantasme représenté et l'acte ne peut être établi. Si ce qui prime est l'intérêt de l'enfant, alors la pédopornographie virtuelle ne peut être interdite⁴. Dans ce contexte, il suffit donc que soit explicité le fait qu'il s'agisse d'un fantasme et non d'une réalité pour que la pédopornographie virtuelle soit légale⁵.

Il faut donc se poser la question de l'intérêt effectivement protégé par l'article 227-23 du Code Pénal. Justement, je crois que l'on passe à côté de la fonction de l'interdiction de la pornographie en France si on considère qu'elle est faite pour protéger les femmes. Il faut donc, comme le fait le philosophe Michel Foucault pour la prison lorsqu'il constate que sa pratique et ses résultats contredisent ses justifications officielles, chercher ailleurs sa fonction⁶. Il me semble que ce sont les adultes qui sont protégés de leurs propres fantasmes pédophiles, qui pourraient naître en eux – plus que les enfants victimes.

Il en va de même pour l'interdiction de la pornographie sous prétexte que cela pourrait donner l'idée aux hommes de mal se comporter envers les femmes – de mal se comporter envers la femme. Les victimes qui le sont à coup sûr, ce ne sont pas les femmes et, dans une démocratie, on ne condamne pas préventivement. Les victimes que la loi protège, ce sont les hommes. Alors que les féministes progressistes américaines cherchent à désaliéner la femme en supprimant un acte les soumettant effectivement, il me semble que les françaises cherchent à libérer les hommes de leurs fantasmes. On retrouve la même idée dans un certain nombre de slogans par exemple de la *marche des salopes* parisienne où la question de la désaliénation des femmes prend la forme d'une injonction thérapeutique aux hommes : « dites aux hommes de ne pas nous violer ».

Cela nous ramène à la troisième conception du rapport aux structures sociales que tu évoquais en introduction, et d'où tu te places pour critiquer la dénonciation progressiste de la pornographie comme de la prostitution. Ta proposition d'une position féministe non opposée à la pornographie me semble originale sur ce point : elle ne part pas de la critique du discours anti-porno, mais de ce qui est vécu en tant que ce vécu ne saurait se

⁴ New York v. Ferber, 458 U.S. 747, 758.

⁵ Ashcroft v. Free Speech Coalition, 535 U.S. 234.

⁶ Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard, 1975. Voir aussi Bernard Miège, « Le communicationnel et le social : déficits récurrents et nécessaire re-positionnement théorique », *Loisir et société*, 21,(1), Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1998.

résumer à ce qui est attendu de lui.

C'est à ce niveau, effectivement, que pour moi il n'y a jamais d'aliénation. Il me semble que ce qui compte, en dernière instance, c'est le vécu des spectateurs. On oublie souvent, aussi bien dans la dénonciation que dans la défense de la pornographie, que la raison pour laquelle on regarde de la pornographie, c'est pour être excité et jouir. Si elle est regardée, c'est pour cela, et il faut prendre cette expérience au sérieux. Suivant une tradition marxiste, dans laquelle le féminisme radical s'inscrit d'ailleurs explicitement, l'aliénation de ces vécus est dénoncé. Il y a un mépris pour ce que ressentent, perçoivent et comprennent les gens. Ils sont considérés comme des « idiots culturels »⁷, pour reprendre une formule du sociologue Harold Garfinkel qui dénonçait justement une tendance de la sociologie à ne pas prendre au sérieux le discours des acteurs : puisqu'ils sont aliénés, il faudrait démasquer derrière ce qu'ils disent les dispositifs sociaux qui les déterminent à le dire. Au contraire, Garfinkel, et avec lui l'ethnométhodologie puis la sociologie qualitative américaine de l'étude de cas contre une perspective plus structurale et fonctionnelle de la sociologie (même si elle n'est pas toujours structuraliste et fonctionnaliste)⁸, affirme qu'il faut les écouter. Ce sont des agents qui réinvestissent et font signifier les pressions qui s'exercent sur eux. Je tiens à cette notion d'agent dont je reprends l'usage au sociologue Howard Becker⁹. Ce ne sont pas des acteurs pris dans des structures où ils jouent leur rôle, même en l'interprétant. Ce ne sont pas non plus les victimes totalement aliénés d'un totalitarisme.

Ils ne sont pas passifs, mais produisent la signification de ce qu'ils reçoivent. Ils en font quelque chose. En un sens une pensée de la réception et du trouble des normes comme celle de Butler est héritière de cette sociologie. En tout cas, c'est dans ce courant que je m'inscris et avec cette orientation que je lie la défense de la pornographie que propose par exemple Butler sur laquelle j'ai fondé ma réflexion. Je suis en fait très attaché à cette notion d'expérience au sens phénoménologique qui en fait précisément une activité – c'est d'ailleurs à ce niveau que mon intérêt pour la pornographie, et d'une manière générale pour les pratiques sexuelles et les représentations de la sexualité, rejoint mon travail de thèse sur l'expérience de visite des

⁷ Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs (New Jersey), Prentice Hall, 1967, cit. par Albert Ogier, « L'idiote de Garfinkel », dans Albert Ogier, Louis Quéré et Michel de Fornel (dirs.), Colloque de Cerisy, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La découverte, 2001, p. 66.

⁸ Ruwen Ogien, Louis Quéré, Michel de Fornel (dirs.), Colloque de Cerisy, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La découverte, 2001 ; Roger Gomm, Martyn Hammersley et Peter Foster, *Case Study Method*, Londres, Sage, 2000.

⁹ Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.

musées¹⁰. Elle contient tout ce qui dans la réception est conjoncturel et toujours en décalage avec les attentes. C'est à ce niveau que l'on peut considérer l'effectivité ou la *réalité* d'une domination ou d'une liberté – sinon, il me semble que l'on reste au niveau d'une analyse abstraite, pour reprendre des termes marxistes.

C'est bien la question du jeu entre l'émission et la réception, ou plus exactement il s'agit de celle de la disponibilité de tout énoncé et de la liberté fondamentale de tout lecteur ou spectateur à comprendre ce qu'il veut, à mal comprendre même. Le spectateur produit et donne sens à ce qui lui est donné à voir¹¹ : on rate le sens si on ne considère pas cet effet esthétique produit par le regard porté, et si on reste au niveau d'une analyse structurale ou fonctionnelle de l'énoncé. Ce qui compte en dernière instance pour moi, c'est l'expérience subjective, le vécu au sens phénoménologique du terme. Le spectateur est toujours actif. Toutes les critiques, et parfois même certaines défenses, de la pornographie cherchent à en donner une définition qui justifierait son interdiction ou son autorisation légale. Il me semble au contraire qu'on ne peut pas en faire ontologiquement un discours oppressif ou libérateur. En fait, les deux critiques, conservatrices et progressistes, s'accordent sur une aliénation du spectateur. Il subirait de manière passive ce qui lui est donné et intégrerait un certain nombre de comportements dans lesquels il finirait par se reconnaître. Je suis assez d'accord avec l'idée selon laquelle la pornographie, et d'une manière générale toute représentation institutionnalisée, est un dispositif de subjectivation où celui qui est subjectivé est actif et non passif¹². Il faudrait dire qu'il *s'y subjectivise* plutôt qu'il *est subjectivé*.

Donc, encore une fois, je ne crois pas à l'aliénation. C'est une position à la fois ontologique et épistémologique. A un niveau minimal, le simple fait qu'un individu ne comprenne pas ce qu'on attend de lui rend inefficace toute aliénation. C'est pour cela que plus le pouvoir prescrit plus il y a ce que Foucault appelait des résistances, par opposition à la Résistance¹³. Je ne

¹⁰ Eileen Hooper-Grenhill, *Museum and their visitors*, Londres et New York, Routledge, 1994 ; George Hein, *Learning in the Museum*, Londres-New York, Routledge, 1998 ; Montpetit Raymond, « De l'exposition d'objets à l'exposition-expériences : la muséographie multimédia », dans *Les Muséographies multimédias : métamorphoses du musée*. Actes du 62e congrès de l'ACFAS, Québec : musée de la Civilisation, 1995.

¹¹ Iser Wolfgang, *L'acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Liège, Pierre Margaga, 1997.

¹² Nathanaël Wadbled, « Identification et reconnaissance de soi dans les images médiatiques. Le fantasme pornographique » in *Revue Réel/virtuel* n° *Virtualité et quotidienneté*, 2011 ; « L'homme est un animal cybernétique. Wiener et Haraway critiques de la technocratie », *Revue Cité* n°2 *Qu'est-ce que la technocratie ?*, 2009.

¹³ Michel Foucault, « Cours du 5 avril 1978 », dans *Sécurité, Territoire, Population, Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Gallimard, 2004, p. 366. Voir aussi Martin Broszat (dir.), « Resistenz und Widerstand », dans *Bayern in der NS Zeit*, Munich/Vienne, 1977-1983, volume 4, p. 698 ; Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1992, p. 299.

crois pas que les gens puissent être parfaitement formatés, et surtout pas par des images ! Je suis sans doute trop foucauldien, ou trop libéral pour cela. D'un côté, je crois que tout pouvoir sollicite une résistance de sorte que nul individu n'est subjectivé « correctement ». En même temps, je crois que chaque individu est doué d'agencivité. C'est à ce niveau que je rejoins la position de Butler qui théorise cette notion d'agencivité (*agency*) dans laquelle elle voit une condition à la fois et indistinctement sociale, politique et ontologique¹⁴. Il s'agit de ne pas dénoncer une aliénation dont il faudrait libérer les femmes tout en reconnaissant qu'elles sont dans un système dont elles doivent s'affranchir, mais d'insister sur la capacité de chacune à réinvestir ce qui lui est donné. Tout dépend de l'expérience que fait l'agent.

Pour résumer cette position, je parlerais, avec une formule qui doit sonner comme un oxymore, de marxisme libéral. Est gardée du marxisme l'importance donnée aux structures dans lesquelles les individus s'inscrivent et la dénonciation des inégalités qu'elles produisent, mais abandonnée l'idée d'aliénation. Réciproquement, est gardée du libéralisme l'idée que la libération se produit par l'action ou l'agencivité de la liberté individuelle, mais cette action se produit dans la perspective d'un progrès social.

2. Un regard féministe : ce qu'il y a à faire avec le porno

La conséquence, c'est que, contrairement à un certain nombre de théoricien(e)s féministes, ta défense de la pornographie ne signifie pas un appel à faire une autre pornographie.

Il me semble plus pertinent d'apprendre aux individus à déconstruire les images pour ne pas en être dupe, que de les interdire pour les en protéger – ce qui de toute façon est, comme toute prohibition, voué à l'échec. Il ne s'agit donc pas de produire un autre porno pour que le porno soit féministe. Un porno féministe regardé par des non féministes ne le sera pas, ou alors il sera qualifié comme tel de manière péjorative. Il faut que les spectateurs et spectatrices le soient !

Bien sûr, la position que je défends s'oppose largement à la logique même d'un certain porno féminisme – que j'aime par ailleurs, mais ce n'est pas la question – qui considère que l'enjeu

¹⁴ Nathanaël Wadbled, « Don Quichotte. La découverte de la performativité par le roman », *Chimère* n°66 *Figures de Don Quichotte*, 2008 ; Nathanaël Wadbled, « Pour un conservatisme progressiste. Conditions et effectivité de l'action d'après Judith Butler » *Rives méditerranéennes* n°41 *Agency : un concept opératoire dans les études de genre?*, 2012.

est de sortir des représentations patriarcales et hétéronormatives. Je ne suis pas convaincu que cela soit totalement possible : il faut bien toujours reconnaître des corps d'homme ou de femme – enfin, non, pas nécessairement, mais alors ces images ne seraient pas lisibles comme pornographie par la plupart des individus et perdraient ainsi leur efficacité subversive. Ce n'est pas une image, mais je pense au *Corps Lesbien* de Monique Wittig¹⁵. C'est une sorte de récit poétique où se produit un corps autre qui n'est plus reconnaissable comme tel par son engagement dans une pratique sexuelle qui n'est pas reconnaissable comme telle¹⁶ – si bien qu'on peut se demander si c'est encore reconnaissable et identifiable comme de la pornographie. L'enjeu est bien plus à mon sens de montrer ce qui ne devrait pas exciter dans une forme visible et reconnaissable afin de dire : ce n'est pas ce que vous croyez, sur le modèle par exemple du geste littéraire de Jean Genet¹⁷. L'enjeu, dont on peut trouver la théorie chez Butler, est de se faire autre que ce que voudraient les dispositifs de subjectivations dans lesquels nous sommes engagés. C'est ainsi en fait qu'elle définit ce qu'elle nomme la performativité de l'identité. Cela ne signifie pas la possibilité de s'inventer à partir de rien et indépendamment de toute détermination, dans ce qu'elle nomme un « fantasme de toute puissance ». Il s'agit plutôt de ne pas être celui ou celle que l'on croit¹⁸. Je proposerais une seconde formule qui sonne comme un oxymore, mais qui à mes yeux n'en est pas un, je parlerais de conservatisme progressiste¹⁹ – à ne pas confondre avec le parti Progressiste-Conservateur canadien ! C'est pour marquer la différence avec cette position que je que je me suis senti obligé de préciser que je parlais, au début de notre entretien, de conservatisme radical et de progressisme radical. C'est une position conservatrice parce qu'il ne s'agit pas de remettre en cause l'ordre établi, et elle est progressiste parce qu'elle le subvertit. En cela, cette position se distingue autant du progressisme radical fondé sur une idée de l'aliénation des individus que d'une position *queer* fondée sur une liberté absolue. Elle s'est paradoxalement définie avec et contre Butler dans une perspective libérale radicale,

¹⁵ Monique Wittig, *Le corps Lesbien*, Paris, Editions de Minuit, 1973.

¹⁶ Nathanaël Wadbled, « Subjectivation et organisation des corps. Les plaisirs troubles du sexe dans le dispositif de sexualité » in Christel Grenier-Torres (dir.), *L'identité genrée au cœur des transformations – Du corps sexué au corps genre*, L'Harmattan, 2010.

¹⁷ Nathanaël Wadbled, « L'innocence des Fleurs », in Hadrien Laroche (dir.) *Pour Genet*, MEET, 2010 ; Nathanaël Wadbled, « Le rire de Genet. Ironie de la déconstruction du théâtre des revendications identitaires », in Hélène Laplace-Claverie, *Minority Theatre on the Global Stage : Challenging Paradigms from the Margins*, Cambridge Scholars Press, Newcastle, 2012 ; Nathanaël Wadbled « Avant-propos : en mal d'hommages », in Nathanaël Wadbled (dir.), *Les métamorphoses de Jean Genet*, Éditions Universitaires de Dijon, 2013.

¹⁸ Nathanaël Wadbled, « Exergue : la fiction de soi et l'archive de la représentation (impression derridienne de Judith Butler) », in J. M. Kouakou (dir.), *Les représentations dans les fictions littéraires Tome 2 par les pratiques fictionnelles*, L'Harmattan, 2010.

¹⁹ Nathanaël Wadbled, « Pour un conservatisme progressiste. Conditions et effectivité de l'action d'après Judith Butler » *Rives méditerranéennes* n°41 Agency : un concept opératoire dans les études de genre?, 2012.

voir libertaire : elle a repris la conception de la performativité de *Trouble dans le Genre* abstraite à la fois du reste de l'ouvrage²⁰ et des développements ultérieurs où Butler insiste sur l'inscription de cette performativité dans des conditions sociales qu'il est impossible de nier²¹.

La conclusion est une attention à la *vivabilité* de l'exercice de l'agencivité et de la liberté qui ne se font jamais *hors-sol*, mais dans un ensemble de contraintes²². En l'occurrence, cette contrainte c'est le porno tel qu'il est produit et diffusé. Il est bien possible d'en produire un autre, mais il est réservé à une minorité d'activistes et oublie tou.te.s celles et ceux qui sont excités par le porno *mainstream*. Le fait est que c'est celui-ci qui domine. Il me semble donc plus politiquement efficace de voir ce qu'on peut en faire plutôt que de faire comme s'il n'existait pas avec les fantasmes et pratiques qu'il véhicule. De plus, d'un point de vue éthique, me semble préférable une position qui met en avant le rapport au monde et aux autres plutôt qu'une qui considère l'homme comme « un empire dans un empire », pour reprendre l'expression du philosophe Baruch Spinoza par laquelle il affirme qu'il est impossible d'abstraire un individu de son environnement²³. Je disais pour commencer que d'un point de vue éthique, je préfère une position qui affirme la liberté des individus à une qui postule son aliénation, cela ne signifie pas dans l'extrême inverse préférer une idée de la liberté totale qui me semble abstraite. Je crois qu'il faut, ici comme souvent, être nuancé, et que le féminisme progressiste radical de même que beaucoup de pensées *queer* d'une liberté radicale ne le sont pas.

Qu'est-ce que tu penses alors de la manière dont un certain nombre de théoriciens ou d'activistes dénoncent la pornographie *mainstream* au nom d'un féminisme pro-sexe ?

La pornographie *mainstream* n'est que l'une des possibilités de ce qui peut induire des fantasmes. Il y a d'autres représentations, non seulement dans le porno féministe, mais aussi dans les comédies sentimentales par exemple. Non seulement, il me semble l'effet de chacune de ces représentations ne se produit que par le regard qui est porté sur elle et est en soi donc neutre quand bien même elle montrerait une situation de soumission des femmes aux fantasmes masculins, de plus un second décalage se produit en raison de la pluralité de ces

²⁰ Judith Butler, *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005.

²¹ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, Amsterdam, 2008.

²² Marie-Hélène Boursier, « Le trouble avec le "genre" qui loupe les corps », in *Queer Zones : Tome 3, Identités, cultures et politiques*, Paris, Amsterdam, 2011.

²³ Baruch Spinoza, *L'éthique*, Flammarion, 1993, III préface.

représentations et des expériences qui en sont faites. C'est la sémioticienne Teresa de Lauretis qui pointe cette situation²⁴. D'un côté, le regard porté sur l'œuvre est dynamique : différent avec le temps, et rien ne garantit donc que l'effet produit soit toujours le même, même pour le même individu. En même temps, la pluralité des fantasmes disponibles laisse à chaque individu le choix plus ou moins inconscient d'en actualiser un ou l'autre selon les circonstances et selon sa disponibilité. Un décalage se produit de lui-même en passant d'un fantasme à un autre d'une manière qui n'est pas sans rappeler les courants de mémoire halbwachsien²⁵. La même pratique ne sera en effet pas donnée de la même manière dans deux représentations, d'autant plus si elles sont produites à des années de distance ou dans d'autres ères culturelles. Le fantasme reconnu ne sera donc à chaque fois pas exactement le même. Sans contester que l'effet de la pornographie soit d'induire certains fantasmes chez les spectateurs, même si c'est en dernière instance eux qui leur donnent leur signification, de Lauretis suggère que la diversité d'identifications offertes aux spectateurs les rend libres de choisir l'une ou l'autre selon la pertinence de la situation où ils se trouvent. A moins de supposer que toute situation sexuelle reproduise celle vue dans un porno, ce qui me semble en soit contestable, il n'y aurait aucune raison de supposer que c'est toujours celle-là qui soit actualisée. C'est aussi une manière de faire confiance au jugement et à la liberté des gens.

Il n'y a donc pas que la pornographie *mainstream*, mais cela ne signifie pas qu'elle doive être condamnée. On peut en jouir quand on la regarde tout en, pour répondre à la fois au féminisme anti-porno américain et français, ayant conscience que cette pratique a lieu dans une fiction qui actualise une sexualité qui ne doit pas exister et choisir de reproduire une autre conception de la sexualité dans ces pratiques. C'est en fait la question de la différence entre le fantasme et la réalité, qui suppose encore une fois de postuler que les individus ne sont pas idiots et la perçoivent – à l'exception peut-être de certains, mais le fait que certains commettent des actions répréhensibles ne signifie pas qu'il faille interdire à tous de fantasmer²⁶.

Or, souvent le fait qu'il existe d'autres fantasmes dans d'autres types de représentations de la sexualité est utilisé pour dénoncer d'autres fantasmes et d'autres représentations. L'opposition notamment entre l'art et la pornographie, ou entre l'érotisme et la pornographie me semble

²⁴ Teresa. De Lauretis « Culture populaire, fantasmes public et privé », in *Théorie queer et culture populaire : de Foucault à Cronenberg*, La Dispute, 2008.

²⁵ Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997, p.53.

²⁶ Nathanaël Waddled, « Émile en vidéo. Le fantasme de la sexualité à l'école », *Cahiers Robinson n°33 : Filmer la classe*, sous la direction de Christine Prévost, 1er semestre 2013.

poser problème. Par exemple, on a pu défendre l'idée que la pornographie serait aliénante en imposant un modèle alors que l'art proposerait des modèles et serait libérateur. Par exemple, le philosophe Bernard Andrieux assimile la pornographie à un dispositif biopolitique²⁷, par opposition aux œuvres d'art. Elle serait donc du côté de l'action et non de la représentation et de l'expression. Il reproduit subrepticement la logique discursive de l'argument progressiste radical américain : la pornographie ne saurait devoir être protégée par la liberté d'expression. L'art, en revanche doit absolument l'être.

Si c'est dans une démarche politique visant stratégiquement à contourner une censure ou à permettre la diffusion d'une image qui sinon ne pourrait pas librement circuler, il n'y a rien à dire. Mais s'il s'agit d'une opposition ontologique, cela engage un type de discours qui est à mon sens politiquement et éthiquement discutable. Cette manière de se rendre acceptable, pour avoir le droit à une existence vivable plutôt que revendiquer la possibilité d'exister comme abject sans être invivable, obéit à une logique déjà observée dans la normalisation des fantasmes gays au tournant des années 1970-1980. Le philosophe et militant gay Guy Hocquenghem a d'ailleurs observé cette normalisation dans ses analyses de la normalisation de l'homosexualité²⁸ : tout groupe qui veut se rendre compatible avec la norme et l'ordre dominant montre sa bonne foi en critiquant ses propres marges. Dénoncer la pornographie comme commerciale, patriarcale, ou je ne sais quoi, pour légitimer des représentations sexuellement explicites à partir du moment où elles sont artistiques me semble aller dans la même logique. Ce faisant, on prouve son assimilabilité en se distinguant de ce que le bon sens commun dénonce. C'est exactement cela, me semble-t-il que l'on nomme l'intégration et la tolérance : dans un environnement culturel où la pornographie est dénoncée avec consensus, on ne tolère les représentations sexuelles que si elles prouvent qu'elles n'en sont pas. À cette condition, elles deviennent compatibles avec l'ordre culturel qui les intègre – même s'il les met relativement à l'écart.

Cette attitude a, me semble-il, trois conséquences, ou plus exactement s'inscrit dans des tactiques complémentaires et imbriquées dont l'intérêt commun et ultime est en fait et en apparence paradoxalement la reproduction de la domination patriarcale dénoncée : la reconnaissance passe par une valorisation sociale de sa position qui prend la forme d'une

²⁷ Bernard Andrieux, *La Peur de l'orgasme*, Éditions du murmure, Neuilly-lès-Dijon, 2013, p. 62.

²⁸ Nathanaël Wadbled, « Devons-nous être des hommes ? Faire et se défaire de l'homosexualité », *Chimère* n° 67 *Guy Hocquenghem*, 2008 ; Nathanaël Wadbled, « Les couleurs de l'aube sont sans textures. Faire et se défaire de l'homosexualité en sortant du Royal Opéra » in Hélène Fleckinger (dir.), *Éros Militant. Le cinéma de Lionel Soukaz*, 2016.

dénonciation de ceux qui restent dans la norme permettant de reproduire la logique de cette dernière de manière déplacée. Il s'agit de faire de l'affirmation de son propre féminisme une valeur sûre et non, comme l'affirme Butler « une politique de l'espoir autant que de l'anxiété, ce que Michel Foucault a nommé « une politique du trouble » »²⁹

A un premier niveau, à la reconnaissance sociale du droit à l'existence de l'anormalité à partir du moment où elle devient compatible avec la norme, s'articule la valorisation sociale de cette anormalité présentée comme une subversion et la marque d'une liberté par rapport à la norme. Il ne s'agit pas de se faire reconnaître comme normal, mais comme dénonçant la norme dans la mesure où la subversion semble avoir une valeur sociale³⁰. A un second niveau, cette reconnaissance offerte à la fois par les autres et par soi-même dans un retournement narcissique passe par la dénonciation de la norme et la culpabilisation de ceux qui s'y retrouvent. Ils ne seraient pas libres et auraient une sexualité et des fantasmes inférieurs ou méprisables de la part de ceux qui en sont libérés. Il s'agit en fait de reproduire à un autre niveau, en en inversant la cible, la logique conservatrice définissant une bonne et une mauvaise sexualité et en culpabilisant ou en méprisant ceux qui n'ont pas la leur. La logique normative est reproduite en mettant une contre norme à la place de la norme sans modifier la structure de cette place³¹. A un troisième niveau, cette inversion, qui refuse toute transsubstantiation des valeurs qui signifierait changer leur logique et non seulement leur contenu, peut permettre à ceux qui jouissent d'une reconnaissance en tant que subvertissant la norme de la reproduire de manière déplacée et sous une autre forme – en toute bonne conscience, sans en avoir l'air et même en s'en défendant. Cela passe par un usage détourné de la théorie butlérienne du jeu performatif : dans la mesure où ce qui compte en dernière instance est la signification donnée à une pratique, il est possible d'en reproduire une ayant l'air d'être la manifestation d'une domination patriarcale tout en lui donnant une signification féministe. Pour Butler il s'agit de considérer des représentations ayant l'air d'être normatives alors qu'elles ne le sont plus substantiellement ; ici est pratiquée quelque chose qui a l'air anormal mais reproduisant une logique normale. Par exemple des représentations BDSM semblant subversives dont la logique symbolique est celle d'une domination patrimoniale³². Il

²⁹ J. Butler, *Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Amsterdam, p. 249.

³⁰ Nathanaël Wadbled, « Devons-nous être des hommes ? Faire et se défaire de l'homosexualité », *Chimère* n° 67 Guy Hocquenghem, 2008.

³¹ Voir Harold Bernat-Winter, *Nietzsche et le problème des valeurs*, Paris, L'harmattan, 2006.

³² Nathanaël Wadbled, « La contre-attaque des corps et des plaisirs. Reproduction et déstabilisation des fantasmes sadomasochistes par la critique littéraire » in Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette (dir.), *Les désirantes. Entre arts et littérature*, Les Éditions du Remue-Ménage, 2013.

faudrait faire une étude qualitative rigoureuse pour observer ce phénomène d'une manière générale, mais je crois que c'est une démarche assez répandue dans les milieux hétéroprosexue, et en particulier chez les hommes de ces milieux, s'affirmant féministes. Elle apparaît en tout cas dans le rapport à la pornographie.

Conclusion. Il est toujours légitime de faire de la théorie

Tu proposes donc une critique des analyses féministes sur la pornographie. Pour finir, je voudrais te poser la question de la légitimité de ton discours. Tu parles d'expériences féministes sans être une femme ; est-ce que cela ne pose pas un problème ? Ton discours est situé en tant que celui d'un homme.

Je trouve en fait que la question non seulement est mal posée, mais plus essentiellement se fonde sur un raisonnement spéculaire. L'épistémologie des savoirs situés apporte une dimension sociale par rapport aux autres conceptions antiréalistes, en considérant que seuls les acteurs d'une situation peuvent en parler de manière pertinente et légitime. Le point de départ me semble à la fois pertinent et extrêmement important à affirmer. Il va dans le sens de la position libérale que j'ai développé : les individus sont des agents producteurs de leur propre objectivation et sont toujours plus que ce qu'on fait d'eux. La difficulté vient pour moi d'en tirer la conséquence d'un « privilège épistémique » des agents³³. Pour le dire autrement, seuls ceux qui sont dans une certaine situation seraient légitimes pour l'étudier. Il me semble qu'il y a là un sophisme. C'est une chose de permettre à ceux qui en sont exclus de résister à l'académisme en y introduisant de nouveaux objets et de nouveaux champs³⁴. C'en est une autre de conclure que ceux qui ne sont pas engagés personnellement dans une situation ne seraient pas légitimes à travailler sur ces objets et surtout que leur travail serait nécessairement un acte de domination. Je ne crois pas que toute objectivation soit une domination. Cela dépend de son intérêt et de ce qu'elle vise en dernière instance : une appropriation patrimoniale de l'autre où la connaissance de l'autre. Je crois que, comme l'ont montré un certain nombre de géographes américains attentifs à prendre au sérieux la notion de

³³ Sandra Harding, «Feminism, Science, and the Anti-Enlightenment Critiques », in Linda Nicholson (ed.) *Feminism/Postmodernism*, New-York, Routledge, 1990 ; Nancy Hartsock, *The feminist standpoint revisited and other essays*, New York, Basic Books, 1999 ; Beatriz Preciado, « Savoirs_Vampires@War », in *Multitudes* 20, 2005 ; Gutiérrez Rodríguez, « Traduire la positionnalité », in *Transversal*, 06/2006.

³⁴ Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-Femmes, 1992; Hooks, *Feminist Theory: From Margin to Center*, Cambridge, South End Press, 2000.

patrimoine³⁵ sans en faire une forme dégradée de l'écriture de l'histoire³⁶, ce n'est pas la même chose et qu'on a tort de confondre systématiquement les deux. Je crois que la conscience du fait que l'on objectivise son objet d'étude ne doit pas empêcher de l'étudier. Au contraire même, et ce pour deux raisons, une épistémologique et une méthodologique.

La première est que l'enjeu ne devrait pas être d'interdire des discours objectivant des situations ou des individus de l'extérieur, mais d'en produire la critique au sens que Michel Foucault reprend à Kant : déterminer le champ d'application légitime de ces discours³⁷. Il s'agit de les recontextualiser dans leur épistémè et de ne pas les prendre pour une vérité ou une description réaliste. Réciproquement, je crois que ce même travail critique doit être fait sur les discours produits par les acteurs ou les agents eux-mêmes. Ils ne sont pas en soi plus vrais ni meilleurs, mais de la même manière le produit de la situation du locuteur. La question est celle de l'éternelle critique du relativisme dont la formule contemporaine a été donnée par le sociologue Karl Mannheim dans ce qu'il appelle le paradoxe de l'idéologie³⁸ : si tout savoir est relatif à son lieu de production, celui qui critique la prétention à l'objectivité d'un discours ne peut en même temps prétendre à l'objectivité du sien. Je crois qu'on ne peut s'en sortir – et c'est la solution de l'épistémologie contemporaine – qu'en affirmant la pluralité des vérités locales et situées. Pour reprendre la formule de Michel Foucault à propos des historiens, plutôt que de ne pas croire à la vérité, il faut « croi(re) trop à la vérité pour ne pas supposer qu'il y a différentes vérités et différentes façons de la dire »³⁹. Quoi qu'il en soit, conclure qu'une de ces vérités serait plus véridique dans la mesure où elle serait produite par un individu vivant la situation qu'il comprend me semble être un sophisme. Le point de vue de ceux qui vivent une situation est un point de vue précieux sur elle. L'histoire et l'ethnosociologie en tant que disciplines pourraient sans doute être des modèles pour dépasser ce qui me semble être l'aporie de l'épistémologie des savoirs situés, puisqu'elles ont appris à travailler à partir non seulement des archives, objectivant toujours notamment les dominés de

³⁵ Löwenthal David, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998; Elisabeth Edwards, Gordon Christ et Phillips Ruth (eds.), *Sensible Objects: colonialism, museums and material culture*, Oxford, Berg, 2006; John Tunbridge et Gregory Ashworth, *Dissonant Heritage. The management of the past as a resource in conflict*, Hoobroken, John Wiley and Sons, 1996.

³⁶ Comme on le fait dans le sillage de la pensée de Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », dans Nora Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, tome 1 : La République*, Paris, Gallimard, 1997.

³⁷ Michel Foucault, « Qu'est-ce que les lumières », texte n°339, *Dits Ecrits*, Gallimard, 2001.

³⁸ Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2006.

³⁹ Michel Foucault « Une esthétique de l'existence (entretien avec A. Fontana) » texte n° 357, *Dits et Ecrits*, Paris, Gallimard, 2001.

l'extérieur, mais aussi à partir des témoignages⁴⁰.

La seconde raison pour laquelle la conscience de la situation des savoirs ne doit pas empêcher de travailler est qu'il est possible pour un chercheur de respecter le discours et la manière dont les individus sur lesquels il travaille produisent un savoir sur eux-mêmes. C'est l'enjeu même de la méthode de l'ethnologie, ou de la sociologie de l'étude de cas⁴¹. Il s'agit de décrire la manière dont des agents font signifier le réel dans leur propre discours. Bien sûr, il y a des situations où il est difficile de comprendre s'il n'y a pas une expérience personnelle et intime de ce qui s'y joue – je le sais d'autant mieux que c'est le cas du terrain de ma thèse⁴². Bien sûr, la description et l'analyse qui en sont faites sont déjà des interprétations – on le voit bien en ethnologie lorsqu'il s'agit de dire une réalité dans une autre langue que celle où elle est pensée. Mais cela n'empêche pas de les faire. Il suffit de ne pas les prendre pour des descriptions réalistes. A ce niveau, il me semble que tirer de la situation de tout discours la conclusion que seuls ceux qui vivent une situation seraient légitimes à en produire un sur elle est en contradiction avec le postulat de départ : si tout discours est situé et s'il n'y a pas de privilège épistémologique pour aucun tant qu'il permet de rendre compte du réel, il n'y a aucune raison d'en accorder un au discours des acteurs. La seule raison est à mon sens politique : quand ils n'ont pas droit à la parole et que personne ne s'intéresse à leur parole ils doivent la prendre et affirmer leur droit contre ceux qui l'accaparent. Cela vaut y compris dans le monde académique, mais cela n'invalide pas le travail que d'autres non engagés pourraient faire une fois ce champ ouvert tant qu'ils ont l'honnêteté et la rigueur intellectuelle et scientifique qui s'imposent.

Après ce long détour, je réponds donc directement à ta question : on ne doit jamais s'interdire de travailler sur un sujet et ma seule légitimité en l'occurrence est de savoir lire. J'ai lu et travaillé la manière dont sont compris ces différents regards possibles, et de mon point de vue j'essaie de déterminer leur valeur. Ce n'est que mon point de vue sur le regard féministe. Peut-être est-il féministe lui-même ; je n'en sais rien – ce serait un autre débat, mais je ne suis pas sûr de savoir exactement ce qui est féministe ou non. Il est libéral en tout

⁴⁰ Paul Thompson, *The Voice of the Past : Oral History*, Oxford University Press, 1978 ; Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983 ; Daniel Bertaux, *Les Récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan, 1997 ; Danièle Voldman (dir.), *La Bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales*, *Les Cahiers de l'IHTP* n° 31, 1992.

⁴¹ Charles Ragin et Howard Becker, *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, New-York, Cambridge University Press, 1992 ; Robert Yin, *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, California, Sage Ed., 2014 ; Roger Gomm, Martyn Hammersley and Peter Foster, *Case Study Method. Key Issues, Key Texts*, Londres, Sage, 2000.

⁴² Voir par exemple Jeanne Favret-Saada, *Désensorcelé*, Editions de l'Olivier, 2009.

cas, et écrit par un homme blanc hétérosexuel. Quant à savoir l'influence que cela a sur mon propos et mes prises de positions, de même que pour savoir si j'ai réussi à être honnête et rigoureux intellectuellement, je n'aurais pas la prétention de le dire. Mon point de vue en vaut bien un autre, et il s'offre volontiers à la critique qui en déterminera le champ de pertinence. Je crois que les autres me connaîtront toujours mieux que moi-même et surtout me liront toujours mieux que moi-même, à la fois avec plus d'indulgence et plus de rigueur : ils n'ont pas la mauvaise foi, ni l'insatisfaction mêlée d'une affection sans doute déplacée que je me porte quand je me regarde. C'est à la fois l'influence de mon rapport à la psychanalyse et à la philosophie : je suis la personne la moins bien placée pour dire d'où je parle.

Merci Nathanaël⁴³.

⁴³ Merci à toi de m'avoir donné l'opportunité de reprendre et d'articuler les différents travaux et problématiques sur lesquels j'ai travaillé ces cinq dernières années. Si je m'auto-cite beaucoup, c'est que cet entretien a été pour moi l'occasion de dégager de tout ça, et dans tout ça, une sorte de vision synthétique et (relativement) cohérente de mes perspectives de recherches – qui ne m'était pas forcément apparue clairement au fur et à mesure.